

Espace Eclair, Escaliers du Marché 25, 1003 Lausanne

Monica Budde et Jacques Roman donnent à entendre

RAINER MARIA RILKE

## *Requiem*

Les 8/9/10/15/16/17/18 juin à 19h30 (lecture bilingue)

\*

### ***Requiem de Rilke. Dans le péril de l'ouvert***

De Prague à Paris en passant par Munich, avec des détours en Russie et en Italie, Rilke fait une plus longue station en Allemagne du Nord, à Worpswede, non loin de Brême, où vit une colonie d'artistes, dont Clara Westhoff qui deviendra sa femme et Paula Becker, épouse d'Henri Modersohn, leur grande amie, qui meurt en couches à 37 ans, comme si souvent à l'époque ; tous sont peintres ou sculpteurs, lui poète. Tous regardent le monde ancien avec des yeux neufs et des mains impatientes.

On est autour de 1900, dans cette fin de siècle où les extrêmes se touchent, où tout bouge, la société comme les individus, où l'artiste se détache de toute autre contrainte que celle du travail, cherchant passionnément les voies de son autonomie, où l'artiste, de révolte en révolte, transforme et bouleverse ce qu'il voit, touche et sent. Des guerres se préparent et des révolutions se fomentent partout. La psychanalyse est née, et Rilke la voit passer avec ses forces de démystification, même s'il en redoute d'emblée la réduction de l'âme à un objet d'analyse ; Nietzsche chante et danse l'être au monde tout en le fustigeant, le décrivant, le haïssant.

Il faut, dit Rilke, « faire des choses avec de l'angoisse ». Ses grands maîtres seront Rodin, Baudelaire et Cézanne, qui ont mis l'accent à la fois sur le travail, c'est-à-dire la discipline, les règles et les formes, et sur l'effort nécessaire vers une certaine objectivation. C'est à Paris que Rilke apprend à voir et à faire, en se regardant comme un autre, en travaillant la langue, comme un sculpteur la glaise, en se donnant les moyens intérieurs de tout pouvoir dire. La lucidité, long exercice du regard et de la main, permet de déplacer la beauté et de donner la primauté à la vie, son intensité, son amplitude, son intégralité. Que la mort s'intègre dans une totalité qui échappe au regard distrait, c'est ce que Rilke espère et c'est ce vers quoi son œuvre doit conduire.

Le recueil *Requiem* (1909) est un moment incandescent où prend forme, en d'amples laisses, le thème de la continuité entre la vie et la mort : le refus de la mort comme rupture ou comme effondrement, la vision de la mort comme l'épanouissement de la vie, le couronnement de l'existence, le moment de la grande ouverture. Il annonce les thèmes, les élans et les rythmes des *Elégies de Duino*, douloureuses à vivre, longues à écrire, dans les intermittences et les sécheresses du cœur et de l'esprit quand nulle anticipation, nulle visée n'est possible. Dans *Le Livre d'heures* (1902), *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* (1904) ou les *Nouveaux Poèmes* (1908), Rilke avait exprimé sa révolte devant la mort anonyme, la mort en masse vue de près dans les rues de Paris ; dans maints poèmes, il dénonce le travail destructeur de la mort comme une dernière aliénation :

[...] leur propre mort pend en eux comme un fruit  
vert, amer, et qui ne mûrit pas.

Ce que j'aimerais souligner, c'est le tissage de trois thèmes de Rilke :

Tout d'abord, la mort comme l'ouvert : cet adjectif est employé comme nom pour sa dynamique et son suspens. L'ouvert, contrairement aux préjugés, ne l'est pas à tous vents ; c'est plutôt un état d'alerte, pour laisser place à un ouvert éthique et esthétique tout à la fois, fruit d'une méditation, d'une maturation préparée dans la patience, l'ascèse et le silence nécessaires à toute œuvre d'expression quelle qu'elle soit. Rilke imagine un équilibre, plutôt instable entre les souffrances vécues mais qui conduisent à l'expression et à la vie par les mots, les images et les rythmes, et le don de vivre, la joie, la vie complice résultant du travail poétique. Pour le poète, dans ses *Requiem*, l'ouvert consiste à donner à entendre comme la voix des morts, en une sorte de polyphonie intérieure, tout près de l'invisible cloison qui les sépare.

Puis, le péril qui, lui, réside dans « l'arsenal des choses invécues », comme il l'écrit ; dans des illusions, des rêveries trompeuses, dans le manque de discernement. Il remarque dans une lettre à Clara : « [...] je marchais et je voyais, mais je ne voyais pas la nature, seulement les visions qu'elle m'inspirait. » Surtout, dans une langue crispée parce que séparée de la totalité, c'est-à-dire du passage heureux entre intériorité et extériorité.

Enfin, toutes les déclinaisons de l'être-mort qui poursuit on ne sait où une manière plus secrète, plus mystérieuse d'être encore au monde, dans la simplicité peut-être, mais aussi dans le regret et la peine ; c'est comme dans les romans de Catherine Colomb où les mortes descendent la nuit chercher un verre d'eau. Le poète qui médite sur la présence/absence exprime ce qu'il entend par « une mort personnelle », une mort où la vie continue et permet d'approcher les énigmes. Ainsi parle le poète à l'amie morte :

Ne reviens pas en arrière. Et donc – si toutefois tu l'endures –  
sois morte chez les morts. Les morts ont fort à faire.  
Mais aide-moi pourtant, sans dissiper tes forces, comme m'aide  
en plus d'une occasion ce qui est le plus loin de moi : en moi.

Chez Rilke, tout art poétique est un art de vivre, avec le travail pour clé, travail né de l'inspiration qu'on appelle ou retient, car toute œuvre d'art est un effort de transformation intégrale conjointe du monde et de soi.

### **Note sur *Requiem***

Rilke publie un recueil contenant deux *Requiem* publié en mai 1909 : « Pour une amie [Paula Modersohn-Becker] », écrit les 31 octobre, 1<sup>er</sup> et 2 novembre 1908 à Paris et « Pour le comte Wolf von Kalckreuth », écrit les 4 et 5 novembre 1908 à Paris.

Il a écrit un *Requiem*, daté du 20 novembre 1900, dédié à Clara Westhoff, en mémoire de son amie d'enfance, Gretel Kottmeyer, et conçu comme un long monologue de Clara ; il le publie à la fin du *Livre des images*, paru en juillet 1902.

Le *Requiem* sur la mort d'un enfant, écrit à Munich, le 13 novembre 1915, est resté inédit du vivant de l'écrivain. Il donne la parole à Peter Jaffé, fils d'un professeur d'économie de l'université de Munich ; l'enfant mourut à l'âge de huit ans en novembre 1915.

Sous le titre *Requiem*, ces quatre grands poèmes ont paru dans une traduction française de Jean-Yves Masson, chez Fata Morgana, avec des illustrations d'Alexandre Hollan, en 2004. Le traducteur souligne que ces poèmes relèvent du même souci d'interroger, « en vrai écolier de la mort », la « science infinie » de ceux qui ont quitté la vie précocement, selon les termes d'une lettre de Rilke à Benvenuto du 16 février 1914.

Jacques Roman a choisi cette édition pour lire le premier *Requiem* « Pour une amie », celui dédié à Clara Westhoff et celui sur la mort d'un enfant, approfondissant ainsi à sa manière le thème du « jeune mort » cher à Jacques Mercanton dans *L'Été des Sept-Dormants*, mais aussi à Gustave Roud qui traduisit les poèmes de Trakl sur le même sujet.